

il a écrit, dans l'oraison funèbre ²⁹ de son père : « La plus ancienne impression de mon enfance me reporte au Cénacle de la rue Sainte-Hélène, où, parmi les bibliothèques débordantes de brochures et de livres, je voyais passer en un jour les robes de bure et les soutanes violettes, l'archevêque d'Alger (Mgr Pavy) et Blanc Saint-Bonnet (le philosophe), où je quittais les genoux du curé de Trévoux (l'abbé Jolibois) pour ceux de Souлары. J'entends encore la vivacité des discussions où résonnaient des mots d'hébreu, des phrases latines... ».



La France littéraire qui, en 1857, semblait prospérer, transféra ses bureaux, en 1859 et en 1862, au nouveau domicile de son directeur et déclina peu à peu. Dans son numéro du 28 février 1865, Péladan annonce à ses lecteurs que la revue ne paraîtra plus que men-

méchamment caricaturées de Lyonnais ou de Lyonnaises qui avaient été ses hôtes ou ses commensaux (les « Valentin », « Mlle Bidès », le « doyen de Théologie », et maints autres).

Au cours de ce livre qui fit scandale, Nergal, dans une « ambulation nécromantique », nommait et jugeait les anciens collaborateurs ou amis de son père :

« Le voilà (Nergal), rue Sainte-Hélène, il y trouve la grande moisson des souvenirs ; là son père fonde l'*Horaire religieux* du diocèse de Lyon et la *Gaule littéraire*, organe de la décentralisation intellectuelle... « Là l'atmosphère même était hiératique et lettrée. Quel va-et-vient ! Prêtres et savants à l'allure grave ou distraite et criant fort en leurs perpétuelles contradictions. Péricaud l'aîné, cette vivante histoire de Lyon qui lançait l'épigramme barbelée ; Alexis Rousset, beau garçon et fat ; Bastide qui a emprunté à la botanique de nouvelles images ; Laprade, toujours envolé dans un beau rêve de païen mystique ; Sauzet, l'ancien ministre, qui ne savait pas parler sans mordre un coin de son mouchoir ; de Jussieu, l'ex-préfet de police, toujours en habit boutonné et cravaté haut ; Blanc de Saint-Bonnet, ayant l'aspect sage et profond de ses ouvrages ; un philosophe nommé Molière, ce qui fit railler Nergal dans sa pension où il certifiât à un grand que Molière venait souvent voir papa ; Saint-Olive, ce chercheur de l'histoire romaine, déjeuneur habitué de la colline de Pierre Size ; Danguin, ce nouvel Audran ; Vernet (Vernay), un paysagiste égaré à la recherche des tons rares, mêlant les gaucheries de Manet aux préoccupations du Greco, un halluciné de la couleur à découvrir ; Châtigny, élève de Chenavard ». Puis le fondateur Morel, l'abbé Chevrier « dom Bosco lyonnais », l'abbé Perrin, aumônier des prisons « qui, voyant dans la rue un pauvre sans souliers, lui donnait les siens et continuait sa route nu-bas » ; Morel de Voleine, Souлары, Mgr Pavy, évêque d'Alger, que Peladan père reçoit un jour en pantouffles et qu'il accompagne tout un jour dans Lyon sans s'apercevoir de « l'étrangeté de sa chaussure ».

Les « recollections » de ses promenades du dimanche ramènent encore Nergal à Trévoux, chez l'abbé Jolibois « géographe hors-ligne » ; à Fontaines, chez M. Jacquemont, « un ancien magistrat ayant la distinction de l'honnête homme du temps de La Bruyère » ; à Sainte-Foy, chez le maire, M. « Vayout » ; à Chaponost, chez les Jacquemet, « où il y avait dans le bois une légion de serpents, et dans la grande salle, une centaine d'épées anciennes » ; à Saint-Irénée, chez un instituteur, « ami de l'abbé Gourd », adorateur d'« Horace et de l'amphore » ; à Valfleury, où Adrien Peladan fils sténographiait, sous la chaire, un sermon de Mgr Mermillod. « Tout cela, comme un kaléidoscope, se succède dans le porche de la rue Sainte-Hélène ».

Nergal passe encore en revue les bouquinistes lyonnais d'antan ; il nomme « Souлары et Chenavard, les abbés Guinan et Condamin, les frères Leman(n), Guimet, M^{me} Louis Mond, le restreint Lyon qui pense et œuvre » en 1886. (*Istar*, I, p. 87 et suiv. ; v. Critobule, *P. Mariéton d'après sa correspondance*, I, 225).

²⁹. *Oraison funèbre*, p. 23 (voir la note qui précède). Dans la même plaquette, le Sâr conclut, résumant son roman et ses rancunes : « Cette ville où je suis né par une singulière ironie, belle d'aspect et presque sainte de pulllements dévots est la plus basement emporocratique du monde. Satisfaisant à la lettre catholique, la Cité des Marchands, rebelle à toute culture, hostile à toute élégance, semble plutôt une Genève que la Primatiale des Gaules. Pour le Lyonnais, l'Art se confond avec le péché et la beauté avec la luxure, et la science avec l'hérésie, et la culture avec le vice. On y massacrerait Hypathia, on y méprise le talent : des fourmis y amassent et des taupes s'y préparent à la mort chrétienne » (p. 22).